

LA SEMAINE

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ.

VOL. I.

MORISSETTE & CIE., EDITEURS-PROPRIÉTAIRES.

No. 3.

Feuilleton de "La Scie."

TRISTAN.

PAR
RAOUL DE NAVERY.

II

La vie à part qu'il se ménagea dans le lycée profita beaucoup à ses études. Elles furent solides et brillantes. Et si les lycéens criblèrent plus d'une fois Tristan de leurs quolibets, le jour des distributions de prix le vengeait amplement, et le mettait à sa véritable place.

Le maire le couronnait, on lui adressait des félicitations publiques, il dînait à la table de M. Remonget entre Catherine et Luduville qui n'osaient presque plus lui parler, mais qui continuaient à se mentir pour lui bonnes et dévouées.

Les vacances le ramenaient à la ferme, chez le curé qui se faisait de plus en plus vieux et lui servait de répétiteur durant les deux mois que la plupart des écoliers employaient à oublier ce qu'ils ont mis dix mois à apprendre.

Il partait souvent le matin pour les champs et dessinait d'après nature; ou bien, il emportait un bon livre et le lisait à l'ombre des haies. Quelquefois il écrivait sans prétention ce qui lui venait à l'esprit, tenant le journal de son cœur et se rendant compte des impressions reçues, des lectures faites, des réflexions suggérées par un livre ou une chose, un fait ou un problème.

Rafraîchi, reposé, retrempe par la lutte scolaire, il quittait son pays paisible, et rentrait dans la maison de la rue de Paris, rempli d'une nouvelle ardeur pour l'étude.

Le meilleur ami qu'il eut au collège, était un pauvre maître d'études, pâle, maigre, mal vêtu, payé quatre cents francs par an, dont le cœur battait dans une poitrine fiévreuse et qui étouffait dans l'enceinte de ce lycée où il comptait autant de bourreaux que d'élèves.

Le pion et Tristan finirent par se comprendre.

Le maître d'études et Tristan ne pouvaient manquer de s'allier comme font les faibles, pour souffrir ensemble.

Ce fut un jour de révolte que Jérôme Ardoin poursuivi, railé, presque menacé par des mutins vit subitement Tristan prendre place à côté de lui, et, sans mot dire, imprimer sur son geste et son air une surprise et une crainte telles à ses camarades, que la troupe malveillante se dissipa, retournant à ses jeux, à ses complots, laissant à face le maître d'études et l'élève.

— Je ne m'attendais à être soutenu par personne, Monsieur Tristan, dit le jeune homme, et je vous remercie.

— Il y a longtemps que je désiraïs vous prouver combien je suis reconnaissant de vos peines, et malheureux de vous voir si peu compris.

— J'y suis fait! dit le maître d'études.

— Est-ce que l'on s'habitue à souffrir? demanda Tristan.

— Il le faut bien! Et puis, je vous l'avouerai, à vous, la plupart de leurs méchancetés ne m'effleurent même pas; je me suis fait une existence à part, et souvent, quand ils pensent m'atteindre ces méchants et fants, je plane dans une solitude pure et bleue inaccessible aux mesquines tracasseries et aux petites persécutions.

— Je comprends cela, répondit Tristan.

— C'est parce que vous devez le comprendre que je vous le confie... Vous aussi, vous vivez seul; vous avez seize ans, encore deux années et vos études vont finir... Vous travaillez beaucoup, et quand ces félons jaloux bardonnet à vos oreilles et vous menacent de leur aiguillon, on dirait que vous ne les entendez pas, et qu'une musique, perçue par vous seul, vous défend d'être accessible à leur sot et méchant langage... Vous m'avez protégé tout à l'heure, Tristan, et je me sens heureux de cet appui fraternel. Vous êtes plus jeune que moi, mais la solitude et la souffrance trempent les âmes de pur acier... Vous êtes seul au monde, sans famille, et j'ai perdu la mienne... Sans doute nous sommes du nombre de ceux qui doivent devenir les artisans de leur destinée... Faisons là utile, si elle ne peut devenir grande... Nous ne serons peut-être jamais célèbres, mais nous sommes obligés de rester honnêtes.

A partir de ce jour, Tristan passa les heures de récréation à causer avec le maître d'études. Celui-ci en vint bientôt à se confier. Sa jeunesse s'était passée sur les banes et n'offrait rien d'extraordinaire; mais, depuis qu'il était enfermé dans la prison de pierre de ce lycée, et que les chagrins avaient paru s'épaissir autour de lui, une consolation céleste lui était venue.

Un jour, en versant des larmes, de joie sans égales au monde, il trouva sous une inspiration dont il ne put se rendre compte, des strophes harmonieuses et pures comme un cantique.

La consolation céleste c'était la poésie.

Dès lors ce paria, ce malheureux souffrit sans impatience les piqures des moucherons. Il se réfugiait dans des hauteurs inaccessibles aux écoliers obstinés et railleurs. Il remplissait sa tâche presque sans dégoût; attendant pour sa situation un changement propice, rêvant au fond de son cœur de quitter le Havre et d'habiter Paris, réalisant des économies impossibles, miraculeuses, afin d'amasser un pécule suffisant à l'existence matérielle

pendant une année, et se disant, pour se consoler du présent sombre:

— Dieu me garde l'avenir!

L'amitié de Tristan lui fut d'un grand secours.

Il lui lisait ses odes, ses poèmes, le consultait sur ses plans de tragédie, sur la manière dont il emprunait l'art, sur la dignité de l'écrivain.

Tous deux, jeunes, pauvres, inconnus, l'un quittant à peine les banes de l'école, l'autre prêt de terminer ses études, faisaient des plans merveilleux, échafaudaient des travaux immenses, se partageaient l'univers des livres, touchaient à tout, approfondissaient tout, décelaient tout, avec la conviction ardente de la jeunesse, et l'entraînement de la vocation.

Jérôme dévorait un nombre énorme de volumes; il résumait ses lectures à son auditeur, son disciple, son ami; comme les élèves se fussent doutés de quelque chose si le maître d'étude avait emporté des cahiers avec lui pour lire ses vers à Tristan, il les apprenait par cœur et les lui récitait tout en surveillant la récréation.

Les lettres, la poésie avaient pour eux l'attrait du fruit défendu.

— Mais, demandait Tristan, quand partirez-vous? et, malgré mon affection pour vous, et le vide que je sentirai autour de moi lorsque vous ne serez plus là, je sais que vous ne pouvez demeurer au Havre. Ce dont je suis sûr, Jérôme, c'est que vous ne m'oubliez jamais! et que la première main qui me sera tendue à Paris sera la vôtre.

Et le maître d'étude se tendrait la main de Tristan.

— J'attends, répondait-il: j'ai beau sentir le soufre, le germe de la poésie, le souffle peut s'évanouir et le germe avorter. Il me faut une situation positive, une occupation qui me donne du pain. Je puis vous mesurer à un travail manuel, pourvu que je garde mes nuits pour la poésie, pour la littérature vraie et sérieuse. Quelque rêveurs que nous soyons, il faut pourtant, tout en regardant le ciel, nous apercevoir que nous marchons sur la terre et agir comme les autres hommes si nous pensons plus et mieux qu'eux. Ma patience est un genre de force. J'ai un ami à Paris qui s'occupe de moi; quand il m'aura trouvé quelque chose de convenable à son gré, j'irai tenter fortune des lettres... Peut-être aurai-je déjà disparu de l'arène quand vous y entrerez? Si je vis encore, je serai votre second à toutes les heures et tous les jours!

Les mois se passèrent,

Un matin, pendant la classe, Jérôme recontra les yeux de Tristan tira de sa poche une lettre, la lui montra sans affectation, et la replaça dans son portefeuille.

— Jérôme va partir! pensa Tristan, et il lui fut impossible de travailler,

tant son émotion et son inquiétude furent grandes. Il attendit l'heure de la récréation avec fierté, et courut vers le maître d'études aussitôt que la cloche lui eût rendu la liberté.

— Eh bien? demanda-t-il.

— Je vous attendrai à Paris, dit Jérôme.

— Ainsi, c'est décidé?

— L'ami dont je vous ai souvent parlé, Alippe Duval m'a trouvé une petite place dans une imprimerie. Vous allez peut-être trouver étrange que je sois enchanté de remplir ce genre d'emploi, mais il n'en est point au nombre des travaux moitié manuels, moitié intelligents, qui soit plus propre et plus favorable à celui qui se voue aux lettres. Le labeur a toujours la littérature pour objet; on se trouve forcément, à toute heure, en rapport avec des écrivains, des journalistes; on éveille leur intérêt peu à peu; la preuve que l'imprimerie et la typographie sont propices au développement des facultés et ouvrent bien des portes dans la carrière littéraire, c'est que beaucoup de nos hommes célèbres ont commencé par être protes ou compositeurs. Vous ne devez plus qu'une quinzaine de mois ici, prenez patience; une fois vos études achevées, vous me rejoindrez à Paris, et alors peut-être pourrai-je vous être plus utile que dans la maison de M. Remonget.

— Vous avez fait tout ce que vous pouviez, vous m'avez aimé. Je savais bien que votre départ laisserait en moi un grand vide, mais il est devenu nécessaire... Si j'avais dû me plaindre de tout ce qui me fait souffrir, où en serai-je? Vous me donnerez souvent de vos nouvelles; vous me ferez comprendre le but et la marche de vos travaux, et j'aurai par vous la première initiation à cette vie qui sera la mienne, vie de lutte sans trêve, de labeur, de privations.

— Me permettez-vous une question, Tristan?

— Parlez, mon ami.

— Jusqu'à cette heure, on a pourvu à votre instruction, et si vous n'avez pas joui du luxe, le nécessaire ne vous a point manqué; sans doute ceux qui s'occupent de vous continueront à veiller sur votre vie. Après vous avoir donné le moyen d'apprendre, ils vous fourniront celui d'exercer. Ne le pensez-vous pas?

(A continuer.)

PENSION.

Trois ou quatre Messieurs trouveront une bonne pension au No. 12, rue Sanguin et, à des prix modérés.

AVIS.

Nous adresserons notre journal, aux personnes qui voudront être nos agents, à raison de 8 centins la douzaine; payable à chaque numéro.

MORISSETTE & CIE.

LA SCIE.

MONTREAL, LE 25 JUILLET, 1878.

NOTRE TITRE.

Comme nous l'avons annoncé dans le dernier numéro du *Cochon*, notre Journal apparaît aujourd'hui, sous un nouveau titre. Nous espérons que la *Scie* rencontrera partout un accueil parfait et qu'elle sera lue par les dames et messieurs de l'aristocratie (?) comme par le peuple—Le journaliste ambulante, maître L. H. Beaugrand, lui-même aimera à voir un journal écrit en esquimaux.

Quant à notre programme, il sera toujours le même; libéraux comme conservateurs auront leur part de compliments. Si dans un numéro nous paraissions taper plus sur un parti que sur l'autre, nous nous reprenons dans le suivant, afin de ne pas faire de jaloux. Nous avons promis de ne pas avoir de parti et nous n'en aurons point.

LES BEAUTÉS LITTÉRAIRES DU "CRAPAUD."

Depuis l'apparition du *Crapaud*, la littérature canadienne a fait d'immenses progrès. Ça, ne riez pas, c'est sérieux. C'est en lisant son numéro du 20 juillet que j'ai fait cette importante découverte.

Son feuilleton, d'abord, est un écrin; j'y ai remarqué les perles suivantes:

Devant ce cadavre, Wilhem restait muet, immobile, contemplant d'un œil morne le sang, etc.

Victor Hugo n'aurait pas mieux dit.

Dans le même aliéna, je vois: *Mira pleurante et effrayée, accroupie dans un coin; comme sous l'effet d'une violente colique.*

Plus loin, Mira dit: *Mais non, non, vous ne voulez pas me tuer, c'est pour m'effrayer.*

C'est une manière poétique et noble de dire: *T'es pas fou le casque; tu dis ça pour me blaguer!*

Après être tombé en pamoison, Wilhem revient à lui, et se trouve assis sur son fauteuil de cuir et dans son trouble!.....

Bigre!

Le bonhomme Cornélius raconte ses amours, ce qui serait assez ennuyeux, si son récit n'était émaillé de deux fleurs.

En parlant de Catherine, sa tendre amie, Cornélius dit qu'elle était habituée à brailer dans le monde, puis il finit en la comparant à une plante exilée sur une terre étrangère!..... pourquoi pas dans son pays?

Après le feuilleton, le *Crapaud* nous présente sa tartine sous le titre de: *La Protection*.

Rien de plus naturel, dit-il, que de demander la protection; en effet, que peut-on faire si l'on n'est pas protégé?

Bravo, M. le rédacteur du *Crapaud*! Voilà qui s'appelle parler. Vive la protection! Car sans la protection, que peuvent faire nos hommes entrepreneurs?

Et nos femmes entrepreneurs, M. le Rédacteur?

Les manufactures qui s'établissent dans ce pays, en concurrence avec celles des Etats-Unis et de l'Angleterre!..... Tiens, j'avais toujours cru que c'était des hommes entrepreneurs qui établissaient les manufactures; mais j'avoue que jamais l'idée m'est venue que c'étaient les manufactures qui s'établissaient d'elles-mêmes; mais puisque le maître l'a dit, j'abjure mon erreur.

Mais ces manufactures qui s'établissent comme ça d'elles-mêmes, sont fièrement punies, allez! Elles sont généralement ruinées et obligées d'aller mendier leur pain. *Dura lex sed lex.* Pendant ce temps-là, les hommes entrepreneurs s'en donnent en lisant le *Crapaud*.

Maintenant, ces pauvres manufactures sont ruinées par le moyen suivant, savoir:

(Voilà un style qui sent le tabellion.)

Les Manufacturiers des Etats-Unis ou de l'Angleterre, envoient dans le Pays, (quel pays, s'il vous plaît?) pour s'informer quel est le capital de la manufacture de ce pays, (pauvre pays qui n'a qu'une manufacture), alors ils se disent, en réduisant les objets manufacturés à tant en dessous du prix coûtant, on va les conduire à la banqueroute en PEUT de temps, et nous serons alors débarrassés de concurrents et nous pourrions reprendre en peu temps par une augmentation des profits ce que nous aurons PERDUS pour tuer nos adversaires.

Voilà une belle phrase, un peu pâteuse, il est vrai, mais j'avoue que je n'y vois pas bien clair.

D'abord je ne vois pas qui les agents, venus dans le pays pour s'informer quel est le capital, etc., veulent conduire à la banqueroute. Seraient-ce, par hasard,

les objets manufacturés à tant en dessous du prix coûtant?

Ces agents-là, d'ailleurs, sont des vilains gueux, gens de sac et de corde, pour vouloir ainsi tuer leurs adversaires, et je m'associe au rédacteur du *Crapaud* pour demander la mise à mort de ces chenapans.

Après avoir cité une manufacture d'une machine importante, M. le Rédacteur conseille au gouvernement d'imposer une taxe sur les objets manufacturés à l'étranger. Avec cette taxe, la manufacture du pays,—celle d'une machine importante, sans doute—pourrait continuer ses opérations, etc.

J'en passe et des meilleurs.

Sur la quatrième page du *Crapaud*, au bas de la première colonne, je lis: qu'on fait la politesse d'un ver; qu'on emplit son ver; qu'on vide son ver!

Hein! que dites-vous de celle-là? C'est de l'orthographe sténographique. Un éditorial est vite rédigé et ça coûte moins cher pour l'impression.

En terminant, je propose à l'Académie Française de recevoir comme membre surnuméraire le Rédacteur du journal

L'Crapo.

LUTIN.



CHAS. THIBAUT, BARBIER-COIFFEUR.

Charles Thibault a ouvert une boutique de barbier, où se rassemblent les notables de l'endroit. Charles a la langue bien pendue, et parle comme une véritable commère. Au moment où nous le mettons en scène, il raconte ses promesses de 1877, à l'élection de l'Hon. W. Laurier, dans Québec-Est.

Sucis extraordinaire, dit-il, plus de vingt mille personnes présentes et personne qui voulut m'écouter. On a fait au moins dix chansons sur mon compte et maintenant je suis regardé comme un dieu, par les citoyens de la ville de Québec.

Tout en jasant, Charles fait sa besogne, et les pratiques se succèdent sur sa chaise, comme par enchantement.

REMIS.

N'ayant pas encore reçu l'explication de la lettre que nous avons publiée dans le dernier numéro du *Cochon*, il nous est impossible de la donner aujourd'hui.

ACCIDENT.

Un accident qui aurait pu avoir des suites sérieuses, est arrivé à Lachino dimanche dernier. Un étranger du nom de Napoléon Deslauriers, accompagné de sa fiancée Demoiselle Maggy F., et devant de Browklyn, sont partis en chaloupe pour faire une excursion sur l'eau, lorsqu'arrivés vers le milieu de la rivière, il surgit un coup de tonnerre tellement fort qu'ils sont restés pendant une demi-heure, tout étourdis, sans pouvoir faire aucun mouvement. Si ce n'eût été la prompte arrivée d'un gros canard, qui les a chargés sur ailes, nous aurions probablement ses à enregistrer leur perte aujourd'hui.

Le Canard en question, les a déposés à Québec vers les quatre heures de l'après-dînée, juste au moment du départ du vapeur le *Canada*. Le couple infortuné a pu ainsi revenir dans ses penates.

NOMINATIONS.

Les bruits circulent que le Gouvernement d'Ottawa est sur le point de nommer Jos. Duhamel, Bar. juge de paix pour le District de Montréal, en récompense des services rendus à son parti, en s'abstenant de parler aux dernières élections.

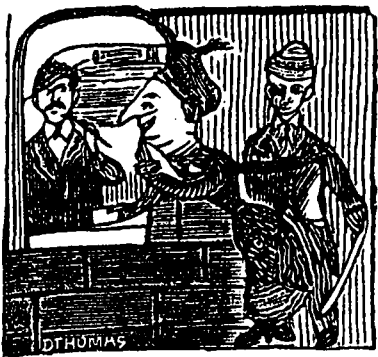
On est aussi informé que Joseph Turgeon et L. H. DeBellefeuille, accepteront bientôt chacun une place au Greffe de la Cour de Circuit, en récompense des services qu'ils ont rendus au pays, en fournissant de leurs poches, les fonds nécessaires à la construction de chemin de fer passant par le Bout de l'Île. Un bill a été présenté à la Chambre Locale à l'appui de ces nominations, et a été sanctionné par notre ami Luc Ter.

RECTIFICATION.

Le *Cochon* dans son dernier numéro a annoncé que Jean Camille Gagnon allait à Paris, dans le but de se procurer une patente pour enseigner l'art de vivre en ne faisant qu'un seul repas par jour: il faut lire: en ne faisant que deux repas par jour.

BONNE NOUVELLE.

On nous apprend que Messieurs Trestler et Globensky, dentistes, sont toujours prêts à poser des dents à ceux qui en ont, et à les extraire à ceux qui n'en n'ont point. Ils promettent de prendre une position décente en faisant ces opérations.



AU BUREAU DU NATIONAL.

LA DAME.—Monsieur, je voudrais savoir si je puis me procurer un bon mari par l'entremise de votre journal?

UN RÉDACTEUR.—Ça dépend, madame, si vous n'êtes pas trop difficile, nous pourrions peut-être vous faire avoir celui que vous desirez?

LA DAME.—Oh! mille remerciements, monsieur, voici ma carte; dès que vous aurez trouvé le jeune homme, dites lui que je voudrais avoir une grande conversation avec lui.

Discours d'un Echevin le 12 Juillet.

Messieurs,

Je sus un Canayen; y en a qui disent que je le sus pas parce que mon nom est Irlandais, mais je vous dit moé que j'en sus un. Mon père était un Ecossais pi ma mère une Française. Je sus content de la journée; j'ai fait beaucoup d'ouvrage et c'est moé avec le Maire Beaudry qui ont faite toute la besogne. Je sus pas l'orateur et je voudrais ben pourtant vous jaser un peu.

Le Maire vous a dit de vous en aller chacun chez soé, et ben moé p'vous dis comme lui, pi de plus de ben veiller; parce que les Orangistes pourraient bien faire du bardas.

Je sus pas l'orateur et je vas m'absenter de devant vous. Je vous remercie de votre intention; je sus ben content de vous autres et pi si je sus content de vous autres, je sus content de moé.

Eh ben marcie Messieurs et conclusez vous ben.

NOUVEAUX MINISTRES.

Les Honorables Messieurs Ross, Bachand, Langelier et Starnes ayant remis leurs portefeuilles, les Messieurs suivants ont été assermentés mardi matin, pour les remplacer:—Jean Pot-à-Colle, Gabriel Laplume, Jérémie Pousse-un-Rat, et Abraham Fly.

Nous ferons connaître au prochain numéro l'état physique, moral et intellectuel de ces Messieurs.

NOUVELLES DE QUÉBEC.

A la prorogation du parlement, Michel Taillon a donné l'accolade à McShane et Nelson et leur a promis d'être avec eux à la prochaine Session. Ça été un véritable coup de foudre pour le chef de l'opposition, lorsqu'il s'est aperçu qu'il allait perdre son plus beau farceur. Il espère, cependant, ramener au bercail la brebis égarée, et se console d'avance en pensant que bien tôt Michel reviendra sur sa décision.

.

Les électeurs de Montmorency, fâchés d'avoir élu un imbécile de la trempe de Charles Langelier, se proposent de s'en débarrasser, en lui faisant donner des raclées de temps à autre.

.

On dit que Nazaire Levasseur, rédacteur de l'Événement, s'est fait mettre pour six sous de plomb dans la tête. Ce n'est pas manqué de besoin.

.

On croit qu'à l'expiration du terme d'office de Son Excellence Luc Letellier de St. Just, Lieutenant-Gouverneur de la Province de Québec, l'Hon. P. V. Valin sera le remplaçant. Dans ce cas-là, son fidèle Gonzague aurait une chance d'être accepté comme aide-de-camp. Ça fera deux beaux moines!!!

.

Le Cercle Catholique de Québec a invité l'Hon. W. Laurier à donner une conférence sur le libéralisme politique.

.

A une assemblée des membres du Cercle Hypocrite de Québec, tenue vendredi dernier, il a été proposé et résolu que le procès pour la canonisation, en leur vivant, des personnes suivantes, commencerait immédiatement:

Le Docteur Samson, martyr de la sainte cause; Israël Tarte et Pamphile Vallée, défenseurs de l'Église Catholique, menacés par l'invasion du libéralisme politique au Canada; et Jean Côté, autre martyr de la sainte cause, possédant toutes les qualités requises pour être admis dans le royaume des cieus.

Il a été aussi proposé et résolu que: Pitro Alexis Tremblay, Nazaire Levasseur, George Larue et autres libéraux fanatiques, seraient condamnés à gémir dans l'enfer pour l'éternité.

.

Il paraît que le père Toussaint est entré dans une fureur sans borne, en lisant sur le dernier numéro du *Corchon* que son gendre, Philippe Masson, devait se présenter dans Québec-Est. Depuis longtemps le père avait l'intention de briguer les suffrages lui-même, et s'est trouvé tout décontenancé en voyant qu'il allait manquer son coup, une fois de plus. Philippe est à lui démontrer qu'il mérite plus que lui de représenter le peuple. Un vieil écervellé de cette trempe ne devrait jamais songer à de si belles choses.



APRES LA SESSION.

L'Hon. M. Chapleau, n'ayant plus le trésor public à sa disposition est obligé de vendre *La Scie*, à Montréal, pour pouvoir vivre comme par le passé.

CORRESPONDANCE.

M. le Rédacteur.

Ci-inclus vous trouverez une lettre écrite par un élève en Belles-Lettres, dans un de nos Collèges de Montréal. C'est un chef-d'œuvre en son genre.

Agréez, etc.,

OMÉGA.

Montréal, 25 Janvier 1874.

Cher Cousin,

Tu m'excuseras bien mille fois si je ne t'ai pas écrit plus vite, car je n'avais pas grand temps. Il y a de la mortalité dans Notre Maison. Tu diras à Guillaume certain n'oublie je te prie Joseph de lui dire que M^{lle} C..... est morte à 10½ samedi soir le 24 janvier 1874. Après de longues souffrances elle est enfin allée retrouver sa mère dans les cieus, elle est morte en prenant du bouillon. Je ne t'écrirai pas beaucoup de nouvelles parce que ce jour étant le dimanche je n'ai pas grand tant mais je tacherai de t'écrire toute la lettre. Ma cousine qui est morte était la fille de la sœur de mon père et par conséquent cousine germaine de Mme. C..... oh Quel

triste effet cela a-t-il fait que lorsque nous étions après lui donner des soins elle est expirée. Mais nous avons eu du bon monde qui se sont présentés pour nous aider et nous les avons acceptés. Oh Oui elle est bien heureuse car les soins les plus imaginables elle les a eu, oh ce n'est pas le manque de soins qui l'a fait mourir. Oh elle est bienheureuse car nous l'avons prolongé par les soins et si elle était devenu mieux elle aurait peut être vécu longtemps, et ses parents seraient morts et elle n'aurait pas eu tant de soins et par conséquent serait morte plus vite. Oh ils sont tous unis dans le ciel le père, la mère et la fille où ils jouiront d'un bonheur non-seulement de Mille deux milles et de plus d'années, mais d'un bonheur éternel, qui ne finira jamais! oh! puissé-je avoir la même avantage afin qu'un jour réunis ensemble, nous honorions, nous adorions, et que nous chantions les louanges de Dieu. Oh bonheur tu ne finiras donc jamais elle va être enterré demain matin, oh si elle est dans le purgatoire, oh bien elle en sortira bien vite, parce qu'elle aura beaucoup de messe, car elle l'a bien recommandé à Maman. Oh Quelle tristesse d'assister à l'agonie d'une pauvre enfant, qui après avoir eu un Rhume, sa voix s'est éteinte, et elle n'a pue recouvrer la voix. qui après avoir craché les poumons est enfin morte. Oh je t'ai aimé cette enfant si patiente, car elle a supporté sa maladie avec une patience extraordinaire. Oh je la pense bien au ciel maintenant car elle a bien souffert. Je t'écrirai sur une autre lettre des nouvelles bien différentes de celle-ci et je t'enverrai une image dans l'autre aussi.

LOUIS H***

CHOSSES ET AUTRES.

M. J. H. Beaugrand, journaliste ambulante, fondateur de 350 journaux aux États-Unis et maintenant éditeur-proprétaire du *Fédéral* à Ottawa; a été frappé d'aliénation mentale, la semaine dernière. Il peut être certain de ne jamais rattraper le peu qu'il a perdu.

.

La scène se passe à X, tout près de Montréal, sont présents, le notaire, l'avocat et le médecin de l'endroit. Après avoir parlé de chose set d'autres, le notaire demande à l'avocat si c'est bien de dire peu-t'à-peu? L'avocat prétend que non, qu'on doit dire peu-s'à-peu. La-dessus une discussion terrible

s'engage et l'on n'entend plus que ces mots :

C'est peu l'à-peu ; non, c'est peu-s'à-peu. Ils en seraient peut-être venu à se donner des coups si le médecin ne fut intervenu.

Bande de bêtes s'écria ce dernier, ce n'est pas peu l'à-peu qu'on dit, ni peu-s'à-peu, c'est peu-h'a-peu. L'h est aspirée comme dans hestature !

Nous nous trouvions l'autre jour dans un magasin de cette ville et nous avons entendu demander les effets suivants :

Des petits souliers pour les enfants de cuir.

Des robes pour des femmes d'indienne.

Des bottines pour les filles de prunelles.

Des pantalons pour les hommes de tweed.

Si M. L. H. Beaugrand avait été présent, il se serait aperçu qu'à Montréal, on parle aussi l'algonquin !

Il paraît que le père de L. H. Beaugrand, rédacteur-proprétaire du *Fédéral* était un Iroquois et sa mère une Sioux. Il n'est pas surprenant qu'il connaisse toutes les langues sauvages, mieux que le français.

A la dernière réunion du Club Cartier, l'on a discuté sur un sujet qui mérite d'être connu du public. Quel est l'homme le plus populaire de Montréal, Charles Thibault ou Fly ? Après une longue discussion Charles Thibault l'a remporté par une voix.

L'Echevin Grenier est de retour d'Europe. Il a trouvé à son voyage 2989 recettes que Michel Taillon ne connaissait pas.

Discours d'un marchand bien connu de cette ville, à ses commis et aux acheteurs présents :

"Je me suis aperçu que des pratiques étaient sorties sans avoir été servies. S'il y a quelqu'un qui n'est pas content, qu'il se plaigne aux autorités.

"Nous avons des chapeaux de paille depuis 1 cent à 1 piastre : 1 cent, 2 cents, 3 cents, 4 cents, 5 cents, 6 cents, 7 cents, 8 cents, 9 cents, 10 cents. (L'orateur continue jusqu'à cent.)

"Je vois des employés qui ne servent pas les dames comme il faut. Les dames sont priées de nous avertir si les employés ne les versent pas comme il faut !

"Nous avons des chapeaux de paille depuis 1 cent à 1 piastre : 1 cent, 2 cents, 3 cents, 4 cents, 5 cents, 6 cents, 7 cents, 8 cents, 9 cents, 10 cents, etc.

"Toutes nos marchandise sont réduites ; nous les vendons presque pour rien.

"Nous avons des chapeaux de paille depuis 1 cent à 1 piastre : 1 cent, 2 cents, 3 cents, 4 cents, 5 cents, 6 cents, 7 cents, 8 cents, 9 cents, 10 cents, etc."

Le Marchand continua pendant près de deux heures à répéter qu'il avait des chapeaux de paille à bon marché. Nous lui conseillons de modérer ses goûts pour les discours.

L'Echevin Grenier a acheté, à l'Exposition de Paris, une paire de chaussures mesurant trois pieds et six pouces. Il l'a présentée à son ami l'Echevin Charles Thibault.



APRES LA SESSION.

L'Hon. H. G. Joly, prétend pratiquer l'économie jusque dans la vie privée. Nous l'avons vu dimanche dernier à Québec, tirant les bottes aux excursionnistes de Montréal.

CHARADE :

LE PREMIER.

Je renferme en mon sein,
Des monstres innombrables,
Des richesses introuvables,
Les Parques redoutables
Et plus d'un pauvre humain.

LE SECOND.

Sans être merveilleuse,
Maint médecin me doit
Sa vogue prodigieuse,
Et maint froc, sous mon toit,
Me trouve copieuse.

LE TOUT.

Je charmai très souvent
Par ma douce éloquence ;
Je fus voleur ; cependant
Chacun a confiance
En moi qui change tant.

J. F. P.

REACTION !

Reduction extraordinaire dans les Prix !

F. X. LeCAVALIER & Cie.,

No. 293, RUE ST. LAURENT,

Coin de la Rue Mignonne, Montreal.

Ont l'honneur d'informer leur nombreuse clientèle et le public en général, qu'à partir du PREMIER JUILLET,

ils ont décidé de faire une réduction considérable dans les prix de toutes leurs Marchandises et que cette réduction durera pendant tout le mois, afin de préparer le Magasin pour recevoir les Marchandises d'Automne.

Pour donner une idée de la grande réduction que nous offrons au public, voici les prix réduits de quelques articles de premier choix.

Departement des Modes :

Grenadines, un lot considérable..... valant de 30 à 40 cts, sera vendu de 5 à 10 cts.
Mousselines pour Robes à 5 cents
Un lot superbe de Brillantines..... valant 25 cts pour 10 cts.
Un magnifique lot de Toiles à Robes..... valant 25 cts, et vendues 10 cts.
Un lot considérable d'Etolfes à Robes..... valant 25 cts, et vendues 10 cts.
Une très-grande quantité de coupons d'Indienne pour 3 cts. la verge.

Spécialités d'alpacas noirs à des prix défiant toute compétition.

Un grand assortiment de Chapeaux, Fleurs et Plumes, ven-tus à des prix défiant aussi toute compétition.

Une excellente Modiste dirige le Département de la Mode.

Departement des Messieurs.

Une réduction encore plus extraordinaire a été faite dans ce département. Il serait inutile d'énumérer ici tous les prix. Le département comprend une variété considérable d'etolfes qui se vendent à une réduction extraordinaire, tels que : Draps, Casimirs français et anglais, Diagonal, Serge, Tweeds anglais, écossais, canadiens, etc.

Dépot Spécial des excellents Tweeds de la Fabrique de St. Bruno.

Ce département est dirigé par un excellent Tailleur, M. A. BRODEUR, qui se charge d'exécuter les ordres sous le plus court délai.

Le département de la lingerie pour hommes se recommande aussi par la grande variété et le bon marche des différents articles.

N'oubliez pas la place

F. X. LeCAVALIER & CIE.,

293, Rue St. Laurent.

Une grande chance de faire de l'argent.

Nous demandons dans chaque ville une personne pour solliciter des abonnements pour une publication illustrée pour les familles, à très bon marché. N'importe qui peut agir avec succès comme notre agent. Les ouvrages d'art les plus élégants sont donnés gratuitement aux abonnés. Le prix d'abonnement est si bas que tout le monde souscrit. Un de nos agents rapporte qu'il fait plus de \$150 par semaine. Une dame parmi nos agents dit qu'elle a trouvé 400 souscriptions en dix jours. Tous nos agents font de l'argent. On donne des échantillons gratuits ainsi que les directions et les détails. Il n'en coûte rien pour commencer. Si vous désirez une occupation profitable, envoyez-nous votre adresse. S'adresser au "People Journal", Portland, Maine ou à L. Tessier Agent général, office 192 rue Notre-Dame, Montréal.

LOUIS TESSIER

MARCHAND EN COMMISSION

ET AGENT GÉNÉRAL.

OFFICE: 192, RUE NOTRE-DAME.

Agent pour la vente et le louage des propriétés à la ville et la campagne, collecteur de comptes, Billets, loyers, etc., Assurance sur la vie et propriétés, ainsi que toute autre affaire en général.

\$80,000

A prêter sur hypothèque intérêt à 6 par cent.

M. DESJARDINS

Avocat

192, RUE NOTRE-DAME.

\$50,000

A prêter sur première hypothèque, propriété de première classe, intérêt à 7 par cent.

LOUIS TESSIER

Office 192, Rue Notre-Dame.

ON A BESOIN

DE

150 Garçons

POUR VENDRE

LA SCIE.

LA SCIE publie les annonces à des prix extraordinairement bas, messieurs les marchands sont priés de lui faire une visite.

MORISSETTE & CIE.,

Editeurs-Propriétaires,

No. 25, rue St. Gabriel, Montréal.